

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS
48, Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il est divertissant de regarder la foule un jour de fête; on y voit reproduites les modes élégantes d'une si drôle de manière qu'on se croirait bien loin de Paris. Les façons droites nous ont semblé avoir le pas sur les draperies, et les chapeaux à large bord, portés par la jeunesse, des façons très cabossées; quant aux dames, elles étalent sur leur capote des parterres de fleurs du plus éclatant effet. Les longues ceintures en ruban léger flottent comme des oriflammes emportées dans le tourbillonnement des chevaux de bois. Toute cette foule s'amuse simplement et vraiment avec des éclats de rire, des poussées et des coups de poing, qui font partie de la fête. Paris, tout l'été, est enveloppé d'une ceinture de fêtes très fréquentées, auxquelles nos élégantes mondaines ne dédaignent pas de se rendre. Nous en avons surprises se pâmant devant une parade des plus corsées ou Bobèche et *tutti quanti* nous paraissaient mis en verve par ces nouvelles spectatrices. Suivant l'exemple que nous donnait cette société fort gaie, nous entrâmes dans un de ces théâtres forains où l'on donnait *la Fée aux Perles*; une féerie très morale où la vertu est récompensée et le crime puni, aux acclamations d'un public enthousiaste. Ce qui nous a surpris, dans cette représentation, ce sont les décors et surtout l'apothéose finale que ne réussiraient pas mieux bien des théâtres de grande ville et peut-être de Paris. Les effets de lumière électrique sont artiste-



Costume en foulard marine uni et à fleurettes rouges et foulard rouge.

Costume en tulle et bengaline crème.

Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

ment ménagés et les feux de bengale montrent successivement l'héroïne sortant de nuages rosés, de l'éther bleu, pour apparaître dans un rayonnement de soleil, d'où s'échappent des milliers d'étincelles et la pluie d'or des fusées d'artifice. Nous avons été vraiment enchantées de notre soirée, et n'était la simplicité un

peu trop primitive des sièges — une simple banquette — nous n'aurions emporté de là qu'un très agréable souvenir.

Mais laissons de côté ce sujet et revenons à nos moutons, la mode élégante et comme il faut. Nous voyons chez madame Pelletier-Vidal de charmants costumes simples, avec des façons élégantes auxquelles son bon goût sait donner un cachet spécial. Pour terminer la saison, quoi de plus gentil que son costume en alpaca avec des piqûres au-dessus des ourlets ! Rien que cela et une chemisette bouffante en surah sur laquelle se croise ou se ferme droite la polonaise ou la veste ; mais que de grâce dans cet arrangement et que la façon va bien !

Madame Pelletier-Vidal s'occupe en ce moment des toilettes qui lui sont commandées pour les fêtes cynégétiques ; elle ajoute alors dans la façon, un peu d'originalité, originalité très permise pour ces sortes de réunion. L'étamine et la moire sont le fond du costume ; des broderies sur tulle, de la dentelle de fantaisie lamée d'or et bien d'autres fantaisies délicieuses, garnissent d'une manière élégante le costume court et la robe à traîne du grand dîner et de la soirée dansante.

En attendant que ces élégances aient vu le jour, nous allons vous décrire un simple mais bien joli costume en mohair gris chiné et satin gris rayé noir et gris. La sous-jupe en taffetas est couverte par une jupe en satin de fantaisie plissée à droite de larges plis creux ; les lés de derrière sont froncés et le côté gauche a un très large pli triple qui forme quille. Sur cette jupe se drape une grande tunique en mohair tout à fait ouverte, sur le côté plissé, et largement relevée, au-dessus, de plis qui drapent également les lés de derrière ; le côté opposé est ouvert droit sur la quille ; tournure très accentuée soutenant le postillon du corsage qui est ouvert en V allongé, devant et au dos, sur une pièce en satin. La manche, toute simple et charmante, est fendue à la couture intérieure et le bord s'enlève sur un biais en satin qui semble faire une sous-manche. Tout cet arrangement est le plus gracieux du monde.

On a porté et on porte encore beaucoup de grenat, de tons différents, du vert, surtout le mousse frais, l'oseille fanée, le réséda et le fusain. Les fonds : crème, écru, bis sont imprimés ou brodés de dessins de ces couleurs, ainsi que la batiste, les jaconas et les étamines. Les rubans, dont on fait grand usage, sont assortis au jeté, quel qu'il soit, et ceux en très belle faille française remplacent celui en moire. Ce dernier, cependant, avec ses miroitements et ses reflets, était bien élégant ; mais voilà déjà plusieurs mois qu'il se porte, et c'est vieux, une mode qui date du printemps. Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, sait tirer de ses rubans diversement posés, des garnitures d'un effet très coquet.

Voici l'époque des grandes capelines en paille de toutes sortes. La capote n'est plus portée que par les femmes d'âge raisonnable, tout ce qui est jeune se campe sur la tête une forme quelconque et pourvu

qu'elle s'harmonise avec le visage, on lui pardonnera d'être un peu excentrique si elle est vue au bord de la mer, à Gavarni, au Righi, à la campagne. Madame Boucherie dont le goût sobre et comme il faut plaît aux plus difficiles, fait de charmants chapeaux en paillasson qui ont grand succès parmi les élégantes baigneuses. Un peu élevés de calotte avec le bord moyen, plus étroit derrière et tendu en velours noir, ils reçoivent, devant, un beau pigeon blanc des mieux naturalisés ; avec ses ailes bien ouvertes, il semble s'apprêter à reprendre son vol. Cette garniture est tout à fait réussie dans sa simplicité.

Pour finir la saison, madame Boucherie a des chapeaux canotiers, qui sont charmants sur de jeunes têtes ; on en porte beaucoup, donc la vogue lui revient.

Répétons-nous encore que madame Boucherie a le talent rare de coiffer à l'air du visage et que ses modes gracieuses et comme il faut plaisent aux élégantes parisiennes ?

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE, CORSET ANNE D'AUTRICHE

De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Ces corsets sont appréciés des femmes élégantes et des femmes pratiques ; des premières parce qu'ils donnent à leur taille l'allure à la mode, des secondes parce qu'elles y trouvent avec l'élégance, le bien-être dont les premières ne se soucient pas toujours. La taille bien prise par une coupe heureuse, conserve sa souplesse et la liberté des mouvements. Cette coupe se modifie suivant le buste, soit pour l'allonger, soit pour en diminuer l'embonpoint. La ceinture Régente est toute gracieuse dans ses proportions relativement mignonnes ; elle est le vrai corset des costumes d'été et quoique beaucoup de femmes coquettes la portent en toute saison, nous la trouvons surtout appropriée aux toilettes légères, au corsage bouffant, à chemisette albanaise, à fichu drapé et plissé.

MANUFACTURE DE BALEINES

Mademoiselle Landry, 70, boulevard Sébastopol.

Chaque jour, le laboratoire de la Préfecture examine et condamne les produits falsifiés qui servent à l'alimentation.

Que n'en est-il ainsi pour tout ce qui sert à notre toilette, surtout pour les affreux ressorts qui abiment la santé et vous compriment, en s'affublant de l'enseigne rassurante des baleines inoffensives !

Des industriels avisés ont enveloppé des ressorts d'acier dans un ruban de fil, et appellent ces ressorts ainsi préparés, *baleine-application*.

Méfiez-vous de cette contrefaçon, et exigez que vos corsets et vos robes soient munis de véritables baleines.

Le ressort ne cède pas : il casse ou il résiste. S'il casse, c'est un ennui très grand ; car dans le cas où vous ne pouvez pas quitter votre corset ou votre corsage tout de suite, le ressort cassé vous blesse et déchire tout ce qui le touche. S'il résiste, c'est une compression malfaisante sur les muscles et sur tous les organes.

Dans la maison Landry, 70, boulevard Sébastopol, chaque article est vendu pour ce qu'il vaut : la corne n'y est jamais vendue pour de la baleine, et la *baleine-application* y est inconnue.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffes de M^{me} TURLE. 9, r. de Cléry. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE. 16, r. du Vieux Colombier. Ceinture Régente
et Corset Anne d'Autriche de M^{me} de VERTUS. 12, r. Aubert. Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES.
27, r. du 4 Septembre. Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN. 15, r. de la Paix.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

Costume en foulard marine à fleurettes rouges et foulard rouge. — Jupe en foulard rouge, ornée d'une bande en foulard marine imprimé. Tunique en foulard marine avec les côtés en foulard rouge formant revers, le tout drapé; pouf marine ainsi que la petite veste qui s'ouvre sur une chemisette en foulard rouge boutonnée devant. Revers rouge à la manche.

Costume en tulle point d'esprit et bengaline crème. — Jupe en taffetas couverte d'une jupe plissée en tulle point d'esprit. Tablier en bengaline drapé sur la hanche et les de derrière plissés. Corsage en bengaline avec une chemi-

sette en tulle; très petit postillon. Manche en bengaline avec grand bouillon en tulle.

Costume en mohair gris pour jeune fille. — Jupe en mohair plissée verticalement et drapée d'une tunique-châle relevée au-delà des hanches, les plis arrêtés sous des coques et pans en mohair qui font ceinture. Veste en mohair, fermée par un seul bouton sur un gilet en piqué blanc à col droit et à pointe abattue en angle. Revers dépassé par un biais en faille. Manche ronde avec un dépassant en faille.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4533

TOILETTES DE PLAGE

Costume en voile fauve orné de broderie orientale.

Jupe plissée sur un dessous en taffetas, garnie, au-dessus de l'ourlet, d'une bande de broderie orientale. Devant, blouse drapée sur les côtés, froncée à l'encolure de la veste et maintenue, dessous et d'un seul côté; s'agrafe du côté opposé. La veste en velours se ferme par une patte, se rejette en revers appliqué de broderie; même broderie à la manche plate. Nœud-ceinture en ottoman bleu ancien. Des rubans en ottoman soutiennent la blouse en chemisette. — Bas de fil d'Ecosse marron. — Souliers en chevreau mordoré. — Gants de Suède. — Chapeau en paille paillasson bordé de velours et drapé de gaze chiffonnée par des ailes.

Costume en tricotine glacé



écru et cerise, brodée d'un dessin corail.

Jupe plissée verticalement de larges plis plats interrompus, à gauche, par une quille en surah cerise sur laquelle passe une ganse écarlate qui semble rattacher les deux côtés de la jupe. Un nœud en ruban dans le bas et en regard. Petite draperie-tablier très relevée. Le corsage largement échancré sur une chemisette en surah dont le bas est drapé en panier, se ferme à la taille par une agrafe, artistique. La basque est arrondie. Col rabattu en surah, sans collerette intérieure. La manche est échancrée intérieurement et fuyante sur un bouillon en surah. — Bas écarlate. — Souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en grosse paille doublé de velours. Sur la calotte, sont massées des grappes de groseilles blanches et rouges. — Ombrelle en tricotine glacée, ornée de dentelle et de choux en ruban.

Costume en mohair gris, de mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

PENSÉES

On ne conserve la paix du cœur que par le mépris de ce qui peut la troubler.
(J.-J. Rousseau.)

Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.
(M^{me} Swetchine.)

CAUSERIE

Rallye-paper. — Matinées dansantes. — La saison à Londres. — Du jardinage sur les fenêtres.



IL est encore trop tôt pour parler de véritables chasses, les *paper-hunts* sont de saison : elles se multiplient dans les forêts de Fontainebleau et de Compiègne, même moins loin de Paris ; la semaine dernière, par exemple, une neige de petits papiers est venue s'abattre sur les hauteurs que couronnent les bois de Versailles et de Saint-Cloud ; un *vautrait* tumultueux a fait retentir les échos, et les flâneurs accourus de toute part ont vu à travers le feuillage l'azur de l'uniforme des officiers de chasseurs, tandis que leurs chevaux s'élançaient à l'assaut des rochers, plongeaient dans les ravins, suivant partout le gibier, plus léger qu'aucun autre gibier à poil ou à plume, puisqu'il tourbillonne au caprice du vent.

Quel émoi pour le promeneur paisible dont la rêverie s'égare dans les sentiers solitaires d'habitude ! Des cris sauvages lui font dresser l'oreille, un fracas de galop, de branches cassées, de fourrés qui se déchirent devant l'avalanche, l'arrête interdit, à moins qu'il n'essaie de fuir, ce qui le jettera peut-être plus irrémédiablement en pleine mêlée. La chasse l'enveloppe de toutes parts, elle fond sur lui : « Gare ! » criera-t-il aux chevaux en se demandant l'espace d'une seconde, s'il n'est pas lui-même la bête poursuivie, forcée sans le secours des chiens. Mais non, le tourbillon a passé, les cris s'affaiblissent déjà dans le lointain.

« Où diable vont ces enragés ? » songe le bon bourgeois ahuri, intrigué, si intrigué qu'à son tour il suit la blanche piste ; elle est rompue à chaque pas, elle s'efface comme la mie de pain du Petit Poucet : de zigzag en zigzag elle lui fait faire, cette piste voltigeante, une course plus longue qu'il ne voudrait... Là-bas, tout là-bas, on sonne l'hallali. Arrivera-t-il à temps ? Le son des cors qui se répondent s'est éteint tout à fait avant qu'il atteigne le bord du lac en miniature qui porte le nom d'un saint du XVIII^e siècle, fort ignoré : Saint-Cucufa. Mais alors une autre musique remplace les fanfares, une musique de danse : valse, quadrilles, polkas.

Il est cinq heures, la chaleur tombe, des brises fraîches rident la surface de l'étang et bercent les nénuphars nacrés qui le couvrent. A l'une des extrémités de nombreux chevaux de selle sont tenus en main ; une longue file de voitures fait halte sur la route de Garches, et, autour du chalet blotti sous les grands arbres, s'étale tout un appareil de fête champêtre. Des tables ont été dressées à l'abri d'une tente ; jamais buffet ne fut mieux garni de champagne, de fruits et de pâtisserie. C'est que l'appétit est ouvert par un double exercice : la chasse et la danse. On

danse sur le vaste tapis de gazon uni comme du velours : les uniformes, les habits rouges, quelques fraîches toilettes font dans la verdure un effet charmant, et les femmes élégantes rassemblées sur des chaises en petits paquets babillards, les officiers qui papillonnent autour d'elle, l'ensemble du décor avec les figures qui l'animent, tout cela est pour tenter un peintre. A défaut du peintre en question, un photographe amateur est venu ; il sollicite quelques minutes de pose, qu'on lui accorde à contre-cœur. C'est un gai tumulte, ce sont des rires tandis qu'il distribue ses groupes, et quels murmures quand il déclare qu'il faut recommencer !

La musique militaire donne le signal d'un nouveau quadrille, on s'élance derechef. Les chasseurs sont infatigables, quelques-uns cependant devraient être moulus : ils sont couverts de poussière, l'un d'entre eux porte des traces évidentes de chute ; il n'en saute pas moins, et quel entrain chez les jeunes filles, comme elles sont à leur avantage plus qu'au bal proprement dit, ici, en plein air, le teint si rose sous la lumière crue du soleil !

Je croque au hasard quelques toilettes : — jupe courte en dentelle de laine crème simplement relevée par des flots de ruban sur le côté, petite veste chamois moulée sur la plus jolie taille du monde, chapeau de fleurs des champs ; collier fantaisie très serré, remplaçant le col. — Encore un costume crème uni en espèce de voile dans lequel sont tissés des entre-deux de dentelle ; la jupe tombe toute droite à gros plis, et un petit châle pareil est noué à la paysanne sur le corselet de soie du même ton, à manches très courtes continuées par de longs gants de Suède ; le chapeau rond en paille blanche porte un paquet de roses moussues.

Une très jolie brune (coiffée en marin et vêtue de laine beige au bas de laquelle court une bande de broderie d'un style oriental où brillent quelques fils d'or), se distingue par une ardeur qui éclate encore après le bal lorsque, sautant auprès de sa mère dans un panier qui l'attend, elle conduit en cocher émérite.

Grand luxe d'ombrelles de dimensions énormes à manches ornés de vieux Saxe ou de têtes d'oiseaux, de chiens, de chevaux même. Un de ces parasols est composé de mouchoirs imprimés à dessins héraldiques... provenance étrangère.

Les matinées dansantes, qu'elles aient lieu en forêt ou, comme au printemps dernier, à Paris, dans les jardins de certains hôtels aristocratiques, commandent un genre de toilette qui doit, tout en restant élégante, être le contraire d'habillée. On a le secret de cette simplicité en Angleterre, d'où nous viennent les *Garden-parties* : pendant la saison qui s'achève, la mous-seline de soie à entre-deux de Valenciennes a régné. Une jolie petite Muse américaine, fort en faveur chez

le prince et la princesse de Galles qui se plaisent à entendre sa bouche de rose pompon réciter des vers, inaugura des robes genre baby, de ce tissu immatériel relevé par quelques brins de muguet. Le mois de juillet fut admirable à Londres comme à Paris; on a signalé jusqu'ici une rare fixité de beau temps; aussi le blanc est-il pour les femmes une sorte d'uniforme. Les Anglaises ont la passion de ce blanc que leur climat interdit presque toujours; on en use, on en abuse pour les *Garden-parties*.

Ces sauteries, en plein air, tout à la mode qu'elles soient, sont distancées maintenant par les représentations théâtrales en plein air aussi. Tel parc d'une beauté royale, dont les ombrages formaient le plus frappant des décors, retentit l'an dernier, on s'en souvient, de bravos à l'adresse du *Comme il vous plaira* de Shakspeare. Cet été, la charmante et spirituelle lady Archibald Campbell, la reine de la saison, a eu l'idée de faire représenter dans les mêmes conditions la *Faithful Sheperdess* de Fletcher. Cette poétique résurrection d'un ouvrage gracieux du XVII^e siècle a eu le plus grand succès. Sans doute, quelque-une de nos belles lettrées voudra jouer de la même façon tel proverbe d'Alfred de Musset ou telle scène de Marivaux. Un avertissement, par parenthèse: c'est une rude épreuve pour la voix: le vent ou l'espace emportent plus d'un joli effet.

Tandis que nous nous reportons vers la saison de Londres, parlons d'une cérémonie anglaise annuelle qui serait faite pour tenter l'imitation tout autant que les comédies champêtres. Il s'agit du *Window gardening*, de jardinage sur les fenêtres, pratiqué par les plus pauvres et que patronent les grands seigneurs, les belles dames à la munificence desquels ces humbles essais d'horticulture doivent des récompenses considérables, des prix distribués avec pompe. Chacun des exposants apporte la petite caisse qui représente son jardin suspendu, et la mieux soignée vaut à celui qui la présente telle ou telle médaille, une somme ronde. Chaque année, de nouveaux bienfaiteurs s'inscrivent pour encourager les déshérités de ce monde à introduire chez eux sous forme de fleurs et de feuillage, une part de superflu qui charmera leur vie misérable, qui élèvera leur âme vers le créateur de toute beauté. Quiconque manie la terre, la cultive, se met en communication avec elle, celui-là ressent une influence moralisatrice; espérons que cette influence se fera sentir dans les basses classes de la société anglaise au sujet de laquelle des révélations si navrantes et si

honteuses viennent d'être faites, portant un grand coup à cette hypocrisie qui est l'envers de la rigidité britannique.

Mais nous n'aborderons pas ce vilain sujet; les journaux en l'épuisant n'ont réussi à prouver qu'une chose, c'est que tous les grands centres de civilisation sont fatalement corrompus et que les capitales où l'extrême richesse et l'excessive misère se tendent des pièges mutuels ont grand tort d'échanger des injures, aucune n'étant sans péché. Après avoir enregistré les scandales, signalera-t-on de même les mesures prises avec une entente admirable, par des philanthropes de tous rangs et de toutes croyances pour y remédier sans retard? Ceci n'est pas notre affaire.

Revenons tout simplement aux fleurs, au jardinage des pauvres, en exprimant le désir que l'exposition parisienne d'horticulture, l'une des plus belles qui soient au monde, ait son annexe de « jardinage sur les fenêtres », ses « fleurs de mansardes ». Auprès des orchidées du baron de Rothschild, et des forêts d'azalées multicolores, et des mille variétés de roses, et des dernières créations de tulipes aux nuances, aux dessins, aux déchiquetures inventés par un art rival de la nature, auprès des bouquets de mariée presque fantastiques que madame Léon exhibe dans une sorte de petit temple réservé, ces jardins entre quatre planches seraient assurément bien modestes, mais ils offriraient leur genre d'intérêt, leur genre d'enseignement; la récompense qu'on leur accordera sera peut-être accordée aussi à de bonnes habitudes, à des vertus acquises par leur intermédiaire.

La plante sortie de terre sous les yeux de l'ouvrière qui l'arrose et la soigne avec amour, la fleur qui peu à peu déplie ses pétales et donne son parfum au-dessus des fanges, du rude labeur, des bruits vulgaires de la rue, le moindre brin d'herbe est éloquent à sa manière. Tout le monde aime les fleurs; aucune oreille ne se ferme à la morale qui émane d'elles et qui est celle-ci: Auprès du luxe qu'on achète, il y a un autre luxe, celui qu'on ne doit qu'à soi-même, à un effort patient et renouvelé. Ce luxe-là est à la portée de tous et le plaisir qu'il procure est en proportion de la peine qu'il a coûté.

Que les riches promoteurs de notre société d'horticulture appuient cette leçon d'une prime, à l'exemple de la société d'encouragement du *Window gardening* de Londres. Alors elle aura tout son effet.

T. B.

MOTS EN CARRE

L'un est dit préposition;
L'autre bavard sans raison;
Et le dernier ronge à foison.

Par l'un, souvent se dit le lieu;
Par l'autre, on devine son lieu;
Le dernier fait brèche en tout lieu.

Mon premier précède les mots;
Mon second rappelle les sots;
Mon dernier dévaste les pots.



Costumes de mesdemoiselles Vidal. 104, rue de Richelieu.

Costume en foulard marine imprimé d'un dessin rouge et foulard grenat. — Jupe en foulard imprimé, plissée de plis creux; tunique plissée de même au côté droit, ouverte au milieu; le côté gauche avec un revers est largement drapé; tous les bords sont dépassés par un biais étroit en foulard grenat. Les plis, bouffants sur les hanches, sont maintenus par des cercles intérieurs. Corsage ouvert sur un fichu croisé en surah grenat, qui se perd sous une ceinture suisse; le tout s'agrafe de côté, moins le milieu du devant qui est boutonné droit. Col montant. Manche longue ornée d'une draperie grenat.

Costume en batiste et surah pervenche pâle, pour jeune fille. — Jupe en batiste très finement plissée sur

un dessous en taffetas, les plis arrêtés à trente centimètres du bord inférieur; cette partie forme un volant appliqué d'une dentelle, sous lequel apparaît le plissé en surah de la sous-jupe. Tunique en batiste largement drapée. Corsage en batiste avec un gilet en surah plissé très fin qui se détache sur un fichu en gaze, les deux ouverts en pointe. Col en dentelle genre Médiéus. A la manche, arrêtée au coude, une draperie en surah surmonte une dentelle. Nœud en ottoman arrétant, sur la hanche, un plissé en surah qui part de la taille à l'ouverture du corsage.

Ces deux costumes ont des façons élégantes et très nouvelles.

Costume en alpaca grenat clair. — Jupe en alpaca brodée, au dessus de l'ourlet, d'une soutache courant en anneaux; le bord dépassé par un plissé monté à un bas de jupe. La jupe est légèrement relevée des côtés et les lés de derrière sont plissés. Petite jaquette en alpaca, ornée de soutache; vague devant et le dos presque ajusté; la basque plissée vient rejoindre le devant à la couture du dessous du bras.

Costume en mousseline - laine crème. — Sur une jupe en taffetas est drapée une tunique en mousseline-laine ouverte de côté, sur une quille en dentelle crème; même dentelle au contour; lés de derrière plissés avec un pan serré par un nœud retombant dessus. Corsage froncé à l'encolure et à la taille, avec la basque plissée; petite ceinture suisse en velours mordoré assorti aux nœuds. Un grand bouillon forme la partie supérieure de la manche qui est plate.

Redingote en mohair diagonale gris, ouverte sur un très long gilet en nankin boutonné tout le long. — La jupe, derrière, est montée par un groupe de plis très fournis. Revers, col montant et parement de la manche en velours noir.

Costume en toile écri imprimée. — Jupe plissée verticalement et veste fermée à la poitrine sur un gilet en piqué crème. Revers, col et parement de la manche en toile marine brodée d'ancres en soie crème. Sur le côté de la jupe tombe un flot très fourni de coques en ruban de satin marine.

Costume pour enfant de cinq ans et plus. — Robe en tissu écossais et lainage écri; galon écri. Robe écossaise et devant-plastron écri traversé par des galons écri; même galon sur les côtés, en ceinture et au bas d'une demi-jupe plissée, rapportée sous la ceinture faite d'un galon. Col-pèlerine bordé d'un galon et manche écrie. Toque-béret grenat montée à un galon.



COSTUMES POUR JEUNES FILLES ET FILLETES, DE MADemoiselle THIRION, 47, BOULEVARD SAINT-MICHEL.

ELENIZZA

(SUITE)

VIII



Le soir de ce même jour, Fernand descendit à terre. Madame Harrisson recevait chaque soir, et avait informé le jeune docteur qu'il serait toujours le bien venu chez elle. Mais il n'osa profiter si tôt de l'invitation. D'ailleurs il fallait

bien se montrer chez les Léonidis qui l'avaient attendu vainement la veille.

Ce ne fut pas sans se faire une certaine violence qu'il prit la direction de la rue des Roses au lieu de suivre le quai jusqu'à la porte de certain hôtel où il avait laissé son repos. Que de changements une seule nuit peut apporter dans l'existence d'un homme ! Bien des fois, en traversant, comme il faisait alors, la Fassoûla balayée par un vent aigre, il avait songé, avec un plaisir véritable, au parloir bien chaud où des gens simples et bons l'attendaient. Maintenant, il avait le sentiment d'accomplir une corvée. La rue des Roses lui parut une ruelle de faubourg, Garoufalia une mendicante déguenillée, madame Léonidis et la vieille Katina deux bourgeoises mal accoutrées, parlant une sorte de patois, Démosthène un pauvre homme sans conséquence, affublé d'un nom ridicule.

Quant à « la belle Annetta » il s'avisait pour la première fois de sa vie qu'elle n'avait, en fait de beauté, que celle du diable ; que sa figure était fraîche, mais sa tête un peu grosse, que l'attache de ses mains ne brillait pas par la finesse, que son accent Smyrniote donnait sur les nerfs et, en général, qu'une blonde est quelque chose de fade, d'insignifiant, d'incomplet.

Annetta, cependant, se croyait alors la créature la plus heureuse de l'Asie Mineure. Il était là ! Elle le regardait, buvant ses regards qui n'étaient rien moins que tendres, ses paroles que Musset n'eût point mises dans la bouche d'un de ses amoureux. Mais on ne lisait pas Musset chez les Diaconesses.

Toutefois elle s'aperçut bientôt qu'il y avait quelque chose de changé en lui. L'amour a de ces clairvoyances.

Ne vous est-il point arrivé, en rentrant chez vous, de voir le compagnon fidèle qui vous attendait allongé devant le foyer, se dresser lentement sur ses pattes et vous flairer d'un air triste ? C'est qu'il devinait, par l'instinct mystérieux de sa race, que votre main venait d'égayer une caresse sur le chien d'un ami. En réalité, ce qui nous attache aux chiens, c'est leur jalousie. Pourquoi, au contraire, la jalousie des femmes nous détache-t-elle souvent ? C'est que les chiens souffrent sans parler. Ne nous faisons pas meilleurs que nous ne sommes.

« Eh bien ! dit Annetta, dès que Fernand fut installé près d'elle au tandour. Avez-vous été content du bal ? »

« Le bal », pour elle, c'était celui où Fernand avait achevé de prendre le cœur de la pauvrete. Pour Fernand c'était celui où Elenizza avait commencé — plus que commencé — de lui prendre le sien. Se souvenait-il seulement du *Casin* ? Qui est-ce qui va au *Casin* ? Madame Harrisson et sa nièce y avaient-elles jamais mis les pieds ?

Aussi Fernand répondit, très tranquillement, à la question de la jeune fille :

« Je suis émerveillé. C'était magnifique. J'ai rarement passé une soirée pareille, même à Paris. »

Annetta rougit de plaisir. L'éloge était significatif puisque Fernand n'avait dansé qu'avec elle, ou à peu près.

« Monsieur, demanda tsatsa Katina, désireuse de quelque chose de plus précis, quelle jeune fille vous a paru la plus jolie ? »

— J'avoue que je n'en ai vu qu'une seule, déclara Fernand. Et quelle singulière aventure ! Il faut vous dire que je n'étais pas invité.

— Pas invité ! fit Annetta, au comble de l'étonnement.

— Mon Dieu, non ! Or, devinez sur qui je tombe, au pied de l'escalier : sur la belle Elenizza en personne.

— Elenizza, s'écria faiblement mademoiselle Léonidis en devenant pâle. Vous étiez au bal chez les Harrisson !

— Oui, figurez-vous ! Nous en sommes sortis à six heures du matin. »

Il entama le récit de ses impressions. Il aurait pu le continuer pendant une demi-heure sans que personne, maintenant, songeât à l'interrompre. On eût dit que le tonnerre était tombé sur le tandour. Tante Katina fronçait les sourcils avec fureur, Annetta se mordait les lèvres pour ne pas fondre en larmes. Madame Léonidis était fort émue et Démosthène, sans lâcher son journal, considérait, par dessus ses lunettes, les ravages qui s'accomplissaient sous ses yeux.

Lorsque Guichen eut terminé son histoire, qu'il était seul, comme on pense bien, à trouver amusante, il demanda :

« Mademoiselle Elenizza est orpheline, sans doute ? »

Personne ne voulant ou ne pouvant répondre, Démosthène prit la parole.

« Oui, dit-il. Sa mère est morte depuis longtemps, ainsi que son père qui était Français. Elle a, outre madame Harrisson, une autre tante plus âgée qui habite Constantinople.

— Vous oubliez la quatrième, interrompit Annetta d'une voix vibrante, et avec un accent qui fit tressaillir Fernand. Dieu sait où elle est, celle-là ! Un

beau matin on n'a plus trouvé mademoiselle dans sa chambre. Il est vrai que la chambre était en face...

— Annetta! fit sévèrement le courtier, j'exige que vous n'ajoutiez pas un mot. Quelle idée un... un *étranger* — il appuya sur ce mot — peut-il avoir d'une personne de votre âge qui tient des discours semblables? »

La jeune fille tourna vers son père un visage enflammé et dur que Fernand ne lui connaissait pas.

« Je me tais, mon père, dit-elle. Peut-être, cependant, me permettez-vous d'ajouter — vous l'avez remarqué cent fois vous-même — qu'Elenizza semble être la copie de sa tante Mary. Même éducation, même caractère et même coquetterie. »

Là-dessus elle se leva et quitta la pièce. Avec cet air calme qui ne l'abandonnait jamais, Démosthène dit à sa femme :

« Ne pensez-vous pas, Doudou, que notre fill' ne semble pas tout à fait bien, ce soir? Si vous alliez près d'elle? »

Madame Léonidis posa son tricot et sortit. Bientôt après, Fernand prit congé et, quand il fut dans la rue, il se mit à réfléchir à ce qu'il venait de voir.

« C'est clair, fit-il en hochant la tête. Cette petite s'était forgé des idées sur mon compte, et je me souviens maintenant comment elle a coupé la parole à la voisine qui mettait la conversation sur les Harrisson. C'est dommage que ce ne soit pas Elenizza qui ait du goût pour mon humble personne. Tout va de travers en ce monde. »

Assis dans le canot, tout en tenant les tire-veilles du gouvernail et en faisant route sur les feux de position du *Dumont d'Urville*, il pensait qu'il avait devant lui vingt-quatre heures bien longues.

Pendant ce temps-là, enfermée dans sa chambre qu'elle n'avait pas voulu ouvrir, même pour sa mère, Annetta pleurait à chaudes larmes. Puis, quand elle eut bien pleuré elle se leva, prit sur sa table un carnet de bal qui y occupait la place d'honneur et le lança avec violence au fond d'un tiroir.

Si Fernand l'avait vue, il aurait probablement beaucoup ri de cette colère. Mais il aurait eu tort. Annetta était une de ces blondes à l'air rêveur et tendre qui sont très bonnes... tant que tout marche à leur gré.

D'ailleurs il ne faut jamais rire de la colère d'une femme.

IX

Madame Harrisson tenait maison ouverte, et, chaque soir, en plus de ses parents ou amis de Smyrne, on était sûr de trouver chez elle huit ou dix officiers de marine Anglais ou Français. La tante et la nièce avaient chacune leur cour ou, comme disait Elenizza « leur flotte ». Madame Harrisson comptait surtout des Français parmi ses sujets; la jeune fille, au contraire, était l'objet des attentions marquées de la marine britannique. Ceux qui connaissent les différences de nature et d'éducation entre les deux peuples comprendront facilement cette nuance. Toutefois cette classification n'avait rien d'absolu, ni, surtout de permanent. Il y avait des éclectiques et, parfois, des transfuges. De temps en temps un midshipman trop

maltraité par les malices d'Elenizza allait faire panser ses blessures dans le camp ennemi. Des raffinés trouvaient piquant de passer alternativement du splendide été de la tante au printemps déjà plein de séductions de la nièce.

Mais tout se faisait sans porter atteinte à la bonne humeur de personne. Ni la tante ni la nièce n'admettaient autour d'elle les soupirs et la mélancolie. Surtout elles ne les encourageaient pas, n'ayant rien à en faire et si, parfois, quelque nouveau venu voulait entamer certain sujet, on le laissait patauger suffisamment, après quoi on lui éclatait de rire au nez. Pour chasser les démons d'une certaine espèce, le rire vaut encore mieux que l'eau bénite, d'autant plus qu'on n'a pas toujours un goupillon sous la main.

Hélas! De tous les habitués du salon de la belle Athina, ce pauvre Fernand était celui qui riait le moins et qui faisait le moins rire. Ce n'était pas qu'il manquât d'esprit naturel ni même de gaieté. Mais quand il s'était assis à sa place, il ne songeait plus qu'à écouter et à voir de son mieux. Il croyait, de la meilleure foi du monde, n'en être encore qu'à l'admiration d'Elenizza et la contempler de loin, comme l'humble pèlerin contemple, des marches du parvis, l'image brillante de la madone. Mais, chaque jour, sans sortir de son adoration muette, il se rapprochait de l'autel. Il était d'ailleurs du petit nombre de ceux pour qui l'amour est le culte de la femme aimée, et Dieu veuille que ce culte-là ne disparaisse pas de nos mœurs encore plus vite que les autres.

De ses premiers souvenirs d'enfance, Fernand conservait l'image d'une femme très bonne et très belle penchée sur lui. Puis, avec les années, madame Guichen avait pris des cheveux blancs et des rides, mais elle avait gardé sa bonté et la respectueuse tendresse de son fils. En outre le jeune homme, admis de bonne heure dans le salon de son père y avait connu la vraie femme à l'âge où ses camarades, moins heureux, cherchaient l'idéal de la beauté, de l'esprit, de l'élégance, autour des tables des brasseries, ou dans ces salons pour rire où l'on vous reçoit à peu près sur votre bonne mine. Combien de jeunes gens, destinés à tenir un jour leur place dans la vie, parviennent à vingt-quatre ans sans avoir connu, de l'autre sexe, une seule intimité distinguée, attrayante, et honnête cependant? Fâcheuse lacune qui a laissé sa marque irréparable sur tant d'existences... et sur tant de livres!

Peut-être dira-t-on que l'habitude du monde et des relations féminines devait protéger Fernand contre l'amour à première vue. Avez-vous jamais oui prétendre qu'on devienne invulnérable à courir les champs de bataille de bonne heure? Une balle partie inopinément de derrière un buisson, et voilà le héros de douze campagnes couché par terre.

Probablement, du reste, Fernand Guichen n'eût pas eu l'épiderme si tendre s'il se fût agi d'une Parisienne rencontrée dans le salon de la rue de Londres. Mais, pour un Parisien, resté jeune *malgré* ses vingt-cinq ans, une jeune fille comme Elenizza était la plus redoutable des rencontres. Outre une beauté parfaite, accomplie, celle-ci possédait ce qui manque aux demoiselles élevées dans l'enceinte des fortifications, que ce soit au Sacré-Cœur, à l'Assomption, ou tout simplement chez mesdames leurs mères. Elle avait

l'inattendu et l'imprévu. Ses grands yeux noirs, surmontés de sourcils comme la nature n'en dessine qu'au pays du soleil, répandaient une flamme douce, parfois même engourdissante, qui enveloppait d'abord d'une sorte d'onction pleine de langueur. Tout à coup, d'un regard perçant, étrange, presque cruel, ils traversaient la victime comme d'un trait de feu et c'était fini. Souvenez-vous de ces prisonniers attachés au poteau et doucement badigeonnés de pétrole. Il ne restait plus qu'à frotter une allumette et le malheureux flambait comme une torche.

Une autre séduction presque aussi puissante d'Elenizza, c'était l'inimitable perfection de ses mouvements et la grâce de ses gestes. Je n'ai jamais connu de mains et de poignets comparables aux siens. Aussi, quand elle *mimait* une histoire avec sa pétulance, arrondie, en quelque sorte, par la mollesse orientale, Fernand regardait si bien ces petites mains agitées comme des ailes roses, qu'il eût été fort incapable de répéter un mot de ce qu'il venait d'entendre.

Cette créature étonnamment complète trouvait le moyen, avec tout cela, d'être bonne, sérieuse, instruite, comme un laideron qui n'a rien de mieux à faire. Et, sous une apparence de coquetterie et de légèreté, bien pardonnable avec sa beauté et à son âge, elle savait conduire sa barque sans chocs fâcheux, et garder son sang-froid. Point bégueule, elle ne fermait pas l'oreille aux compliments, mais elle les écoutait comme on écoute la musique dans une loge, de neuf heures du soir à minuit, sans ce souci du héros, une fois la toile baissée.

Il ne lui avait fallu qu'une heure pour voir que Fernand l'aimerait, et une semaine pour voir qu'il l'aimerait autrement que les autres. Aussi, ne le traitait-elle pas comme les autres. En apparence, elle le traitait plus mal, le laissant des heures entières dans son coin où l'on eût dit, d'ailleurs, qu'il aimait à être oublié. Mais, à la poignée de main particulièrement cordiale qu'elle lui donnait à l'arrivée et au départ, au regard sérieux qu'elle lui envoyait parfois, tout en se moquant d'un madrigal, ou en lançant une malice, on voyait qu'elle ne l'oubliait pas.

Plusieurs fois ils s'étaient trouvés seuls, c'est-à-dire en *trio* avec miss Woodfall qui ne comprenait pas un mot de français. Dans ces occasions, Fernand qui parlait l'anglais comme sa langue, s'en servait exclusivement pour causer avec Elenizza. Par cette attention il avait fait la conquête de l'institutrice. Elle disait en parlant de lui :

« *What a paragon! a Frenchman who speaks english and who does not pay compliments!* (1) »

Le fait est que, de tous les jeunes gens Smyrniotes ou étrangers qui fréquentaient le salon de sa tante, aucun n'était moins complimenteur que Fernand. Un jour la jeune fille lui dit en riant, du milieu d'un cercle d'admirateurs qui ne marchandaient pas leurs éloges :

« Savez-vous, docteur, que vous me compromettez ? Vous dites si peu que je suis une perfection ! Ces messieurs vous soupçonneront d'être seul à le penser. » S'il eût pu parler franchement, il aurait répondu :

(1) Quel prodige ! un Français qui parle anglais et qui n'est pas complimenteur !

« Je fais mieux que de ne pas voir vos défauts. Je les aime. »

Au fond, voilà précisément ce que les femmes veulent de nous : être traitées en enfants gâtés. C'est en les traitant ainsi qu'on prend le plus sûrement leur amitié d'abord, leur tendresse ensuite. Avec Fernand, Elenizza n'en était encore qu'à l'amitié, mais elle en vint bientôt à lui accorder une amitié spéciale, une confiance fraternelle qu'il recevait d'un air grave et ému, comme une chose d'un grand prix.

Quinze jours après son bal, madame Harrisson fut invitée avec sa nièce à un lunch sur le *Dumont d'Urville*. Inutile de dire que le « bateau » était sans dessus dessous comme pour la visite d'une reine. Quelques autres femmes étaient de la partie, mais personne n'avait songé à la famille Léonidis, surtout Guichen. Il y avait des fleurs partout ; la collation fut superbe et l'on essaya même quelques tours de valse malgré un peu d'agitation dans la rade. Comme madame Harrisson allait partir, Elenizza prit le bras de Fernand :

« Chère tante, dit-elle, laissez-moi cinq minutes, le temps de visiter les domaines du docteur. Le commandant ne nous a pas montré l'hôpital. »

— Hé, mademoiselle, il est désert, fit Guichen.

— Alors, répondit la jeune fille en descendant l'escalier de la batterie, puisqu'il n'y a pas de malades, le médecin prendra la visite pour lui. »

Elle s'assit un instant dans l'infirmerie bordée d'une double rangée de couchettes étroites.

« Dire qu'il y a de pauvres gens qui meurent là ! soupira-t-elle, ses beaux yeux errant tristement sur les draps d'une blancheur éblouissante. »

— Et qui sont ensevelis là, reprit Fernand, en montrant par le sabord ouvert la nappe bleue de la baie.

— Qu'importe où l'on repose du dernier sommeil ? Ce qui est dur, c'est de s'endormir sans la suprême caresse d'une mère. Une mère ! comme je vous envie d'avoir la vôtre ! »

Après un moment de silence, elle continua :

« Faites-moi une promesse en souvenir de ma visite chez vous. »

— Je vous promets, dit-il en la regardant comme s'il voulait graver l'image gracieuse dans sa mémoire, je vous promets de ne jamais entrer ici sans penser à cette heure.

— Promettez-moi autre chose de plus difficile, reprit-elle. Je ne vous demande pas de soigner avec toute votre science les pauvres malheureux qui mourront ici. Je vous demande d'être bon pour eux, de ne pas les laisser partir sans quelques-unes de ces paroles qui consolent et qui font du bien, quand la science n'a plus rien à tenter.

— Sur la tendresse de ma mère, je vous le jure, dit-il avec une émotion vibrante.

— C'est bien, je suis tranquille. Et maintenant, je veux être de moitié dans l'accomplissement de votre promesse. »

Elle détacha le bouquet jaune d'*Ambéria* qui ornait sa poitrine, et s'approchant du crucifix suspendu à la muraille, elle fixa la gerbe odorante aux pieds de l'image sainte. Fernand la regardait sans comprendre son intention.

« La première fois, dit-elle, qu'un pauvre matelot

rendra ici son dernier souffle, mettez-lui ces fleurs dans les mains. Bien que fanées, elles auront encore un reste de parfum et, peut être, elles seront pour lui un dernier plaisir. Qu'il les emporte avec lui au fond du gouffre, à défaut de la couronne déposée sur son corps par sa mère ou sa fiancée.

— Ah! s'écria Fernand, ceci je ne vous le promets pas. Ces fleurs sont à moi. Tant que ce bateau me portera, elles resteront où vous les avez mises. Où que j'aille elles me suivront. Et si la tombe du marin m'est réservée, la mer les engloutira avec mon corps.»

Miss Woodfall était présente, comme toujours. Mais, cette fois, les jeunes gens avaient oublié de parler anglais devant elle. Ni l'institutrice, ni eux-mêmes ne se doutaient de quelle façon les fleurs d'*Ambéria* devaient bientôt quitter le *Dumont d'Urville*.

Ils sortirent tous les trois et rejoignirent le reste des invités qui s'appêtaient à regagner la terre. Le dernier regard et le dernier sourire de la jeune fille furent pour Fernand.

X

Cependant Mars était venu, et, déjà, sur cette terre d'Orient, le printemps radieux commençait. En attendant le moment où elle rouvrirait son habitation luxueuse de Bournabat, madame Harrisson s'y rendait au moins une fois chaque semaine avec sa nièce, pour surveiller l'arrangement des parterres et les premiers travaux d'une escouade de jardiniers.

La villa n'étant point encore en ordre, ces dames n'y faisaient point d'invitations; elles y allaient seules en général. Cependant, deux ou trois fois le jeune docteur les y avait accompagnées, car on n'était plus à le considérer tout à fait comme un étranger. Dans ces occasions, tandis que madame Harrisson surveillait son domaine, Elenizza, l'institutrice et Fernand faisaient une promenade dans les environs. Les écuries étant encore vides, on louait, pour les femmes, deux petits ânes conduits chacun par leur *agoyati*. Fernand escortait à droite la jolie écuyère. L'ânier marchait à gauche, une main posée sur la croupe de l'animal, tandis que la *dama*, tenait, selon la mode du pays, le bras passé autour du cou du conducteur, et y prenait son point d'appui.

La première fois que le docteur fut témoin de cette singulière façon d'équiter, il dit à la jeune fille :

« Jusqu'à présent je préférerais mon métier à tous les autres. Mais maintenant je regrette de n'être pas ânier à Bournabat.

— Oh! répondit Elenizza en riant, vous pouvez exercer cette profession sans diplôme. Qui vous empêche d'offrir vos services à miss Woodfall? »

Un jour, en passant, dans cet équipage, devant une des innombrables maisons de campagne qui peuplent Bournabat, ils aperçurent deux femmes qui en sortaient. Ces deux femmes n'étaient autres que madame Léonidis accompagnée d'Annetta. Le docteur leur fit un salut qu'elles ne lui rendirent guère.

« Seigneur! s'écria la nièce de madame Harrisson, un peu trop haut, que cette petite devient laide, et que sa mère a l'air maussade! Les voyez-vous toujours? »

— Toujours, répondit le jeune homme passablement embarrassé, mais moins. »

Il aurait pu dire : beaucoup moins et, pour être juste, il ne fallait pas lui en faire un crime. Depuis sa visite du lendemain du bal Harrisson, il était reçu rue des Roses avec une politesse sous laquelle il sentait gronder des orages et, quand il s'asseyait au tандour, il éprouvait le même sentiment de malaise et surtout le même désir de s'en aller que si sa chaise eût été placée au bord du cratère du Vésuve, la veille d'une éruption. Annetta lui paraissait presque laide depuis qu'elle avait toujours les yeux rouges — et depuis qu'il connaissait Elenizza. Surtout elle lui paraissait fort ennuyeuse avec sa guerre continuelle d'allusions.

Au reste tous ces braves gens ne lui ouvraient plus la bouche que pour des allusions, tantôt amères comme du fiel, tantôt doucereuses comme une potion. Ce qu'on lui reprochait le plus n'était pas de s'être « si mal conduit avec Annetta ». C'était de se voir accueilli sur le pied de l'intimité par les Harrisson, l'objet de la jalousie du tiers de la population Smyrniote. Maintenant, on ne lui offrait pas une tasse de café sans lui dire :

« Excusez-vous s'il n'est pas meilleur. Vous devez être habitué à en prendre de si parfait! »

Et s'il essayait, pour se faire bien venir, d'entamer l'éloge d'une robe neuve d'Annetta :

« Laissez donc! disait la jeune fille avec un sourire acide. Je ne me donne pas le luxe de faire venir mes toilettes de Paris, moi! »

A Bournabat, le jour où elle aperçut Elenizza avec Fernand, elle demanda à la vieille femme qui gardait, en hiver, la maison des Léonidis :

« Ce monsieur vient-il souvent ici? »

— Je l'y ai vu plusieurs fois, mademoiselle. Vous le connaissez? »

— Oui, c'est un médecin français.

— Peut-être, mademoiselle, est-ce un fiancé pour la nièce de madame Harrisson. Ils semblent se plaire beaucoup ensemble. Elle fait de grandes promenades avec lui et l'institutrice. L'autre jour les *agoyatis* les ont conduits jusqu'au delà de Bounarbashi.

(La suite au prochain numéro.) L. DE TINSEAU.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4533, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, toilette de réunion, pour jeune fille, page 1 (Album d'Août).

Jaquette, costume en étamine, page 1 (Album d'Août).

DEUXIÈME CÔTÉ

Polonaise, première toilette (gravure n° 4531). — Corsage, toilette en foulard, page 3 (Album d'Août).



Costume en canevas canelle.



Costume en faille et barège.

(Modèles de M^{me} Guiard, 19, rue Blanche.)

Costume en canevas canelle. — Jupe en taffetas, au bas un plissé et au dessus une bande de canevas. La tunique est droite à gauche; à droite, elle est relevée en pointe-panier, un pouf chiffonné et un flot de ruban mordoré de côté. Le corsage a un plastron bouffant en dentelle de laine, et sa petite basque échancrée sous la taille forme une pointe; le vide est rempli par les plis du bouffant qui tombe en écaille. A la manche un parement en satin mordoré.

Costume en faille et barège à jour et broché. — Jupe en faille garnie d'un haut plissé, et jupe ronde, en barège à jour, relevée çà et là par des points invi-

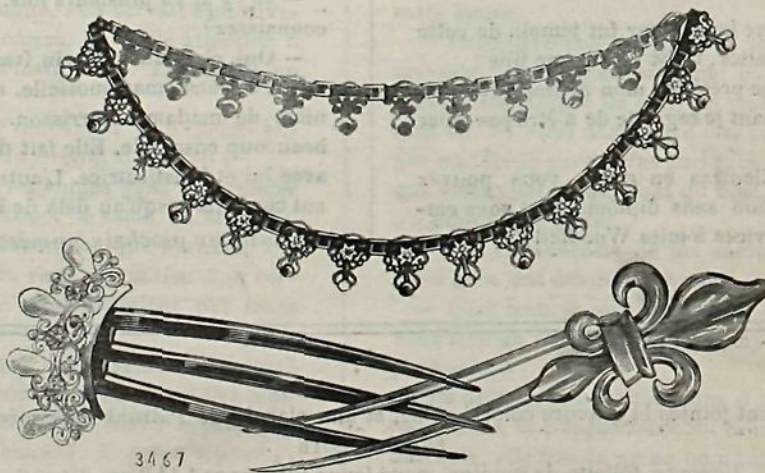
sibles; coque et pan en velours noir, de côté. Corsage avec bouffant rentrant dans un corselet en velours agrafé de côté. Col droit et parement de la manche ronde en velours.

Collier Théodora en métal vieux fer, avec dorure et pierres imitant la turquoise et le rubis. Prix, 12 fr.

Épingle - peigne fourche imitation d'écaille jaspée, galerie en métal doré, poires en perles fines imitées. Prix, 10 fr. la paire.

Épingle lys en imitation d'écaille.

Ces bijoux peuvent être expédiés franco par la poste contre le montant et 50 centimes en plus pour le port, le tout en un mandat contenu dans la lettre de commande.



Bijoux de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.